



Le regard et les mots affûtés de la marmotte sentinelle

Antoine Jaccoud L'écrivain lausannois, observateur bienveillant de nos dérives, explore au Théâtre de Vidy notre rapport aux bêtes

Gregory Wicky Texte
Vanessa Cardoso Photo

De tous les bistrotts que compte le quartier Sous-Gare, épicerie lausannoise de la branchitude gentrifiée, Antoine Jaccoud nous donne rendez-vous dans le moins bobo. Une enseigne popu comme il n'en reste plus des masses, pleine de vraies gens, de chaises en plastique en terrasse - et de quotidiens régionaux: de quoi plaire à celui qui fut journaliste avant de devenir scénariste, écrivain, dramaturge.

«Ça vous va? J'aime bien cet endroit.» Le regard est doux, la voix posée. Les mots, même les plus simples, semblent choisis avec un soin extrême. Si vous ne connaissez pas son nom, il y a de fortes chances que vous ayez eu le bonheur de vous frotter au travail d'Antoine Jaccoud. En plus de ses pièces originales (*Je suis le mari de Lolo*, monologue imaginaire d'un mari de pornstar, *Les chiens*, lauréat du concours de la Société suisse des auteurs) ou de ses nombreuses collaborations avec le metteur en scène Denis Maillefer, l'homme a coécrit des cartons du cinéma suisse, comme *La*

bonne conduite de Jean-Stéphane Bron ou encore *Home* et *L'enfant d'en haut* d'Ursula Meier. Pour ces prochains jours, il a concocté avec le Théâtre de Vidy un riche programme thématique autour de notre rapport aux animaux. Où l'on découvrira, entre autres, la création *Le zoophile* («à ne pas prendre au pied de la lettre»), des interventions de l'école équestre Shanju mettant en scène toutes sortes d'animaux, des débats ou encore la lecture de textes d'Antoine Jaccoud par Marthe Keller et Mathieu Amalric*.

«Il y a une mutation extrêmement rapide de notre relation aux bêtes, raconte notre homme devant un café. Le véganisme, l'antispécisme, ce sont des énormes changements sociétaux. En même temps, l'animal est partout, dans les maisons, comme antidépresseur, comme substitut aux enfants...» La cause animale lui tient à cœur? «La maltraitance des animaux est quelque chose d'atroce, c'est excellent qu'on soit plus vigilant. Maintenant, je ne peux pas emboucher les trompettes, m'engager de façon passionnée ou univoque. Comme le théâtre est pour moi un lieu de débat public, j'avais très envie de pouvoir discuter autour de ce thème.»

Antoine Jaccoud s'est fasciné pour ces questions délicates, ces zones de friction entre les aspirations de l'âme humaine et les valeurs de la société. Dans ses œuvres personnelles, comme dans l'excellente galerie de portraits *Country* (Ed. D'autre Part), le ton flirte parfois avec la moquerie, mais reste toujours dans l'empathie. «C'est une hypothèse de travail, mais je pense qu'on est tous un peu perdus. Depuis que les grandes instances sont mortes - Dieu, le roi, la République -, chacun cherche ses réponses. On essaie le yoga, la méditation, l'échangisme... Il ne reste souvent pas grand-chose à dire à part «moi, moi, moi!» Je ne condamne pas, je m'inclus dans cette sorte de quête un peu touchante et ridicule.»

Ursula Meier, qui met en avant une relation d'écriture très intense - «une relation d'accompagnement, intime, presque psychanalytique» -, souligne la drôlerie du bonhomme: «Nous avons le même sens de l'humour, décalé, noir, tourné vers l'absurde.» En écho, l'écrivain se décrit comme «mélancolique, anxieux, pessimiste». Une disposition qu'il estime avoir acquise à l'enfance, notamment via ces récits destinés à faire peur aux enfants pour les éduquer - «voyant que je ne travaillais pas bien à l'école, mon père avait menacé de m'envoyer dans une ferme en Suisse allemande, une menace terrifiante». Mais pas seulement. «J'aime cette idée que c'est une sorte d'héritage animal, comme les marmottes sentinelles qui voient le danger arriver avant les autres et les avertissent. On est ceux qui scrutent, ça donne une sorte de disposition à la description. Imaginer le pire est une compétence dramaturgique!»

Adolescence trotskiste

Né à Lausanne, où il vit toujours, Antoine Jaccoud a passé une adolescence trotskiste. Il suivait des cours donnés par «des beaux mecs barbus, aux longs cheveux, passionnés». Mais la fin des années 1970 approchait, celle des idéaux aussi. «J'étais trop jeune pour être un gauchiste radical, trop vieux pour être punk...» Après Sciences Po, ce sera donc le journalisme, avant ce saut audacieux vers l'écriture scénaristique, déclenché notamment par une formation privilégiée avec le cinéaste polonais Krzysztof Kieslowski. Suivront quelques années «très dures», à se faire un nom et un réseau. Après, le travail n'a jamais manqué.

Son pote Denis Maillefer évoque - en plus des vacances à vélo en Toscane, «à pédaler beaucoup et déguster un peu de vin, ou l'inverse» - la technique hors pair d'un «mec brillant»: «Antoine a un sens incroyable du mot parlé. Il trouve toujours le moyen de raconter la vie des gens ordinaires, des gars du bistrot du coin, par des petits détails justes et bienveillants. Mais avec un usage toujours im-

«Chacun cherche ses réponses. On essaie le yoga, la méditation, l'échangisme... Il ne reste souvent pas grand-chose à dire à part «moi, moi, moi!» Je ne condamne pas, je m'inclus dans cette sorte de quête un peu touchante et ridicule.»

peccable de la technique des ressorts narratifs; son écriture ne doit rien au hasard.»

Sur sa vie privée, l'homme s'étend peu. Il nous parlera tout de même avec fierté de ses deux ados, aussi intéressés par les choses du cinéma. Le grand a notamment fait une des voix de *Ma vie de Courgette*, le petit a joué dans la série *Anomalia*, produite par la RTS. «Mais je n'entends pas forcément les pousser dans cette voie...» On saura aussi qu'il aime se lever tôt, très tôt, pour écrire. «Surtout pendant les vacances. J'aime écrire pour moi entre 4 h 30 et 9 h. Après, j'écris pour les autres. J'adore, mais j'ai dû arrêter de fumer: si tu allumes ta première clope à 4 h 30, à midi, tu es mal.»

Antoine Jaccoud aura 60 ans cette année. Une idée qui semble le sidérer un peu. Mais pas lui couper les ailes: «J'ai envie de multiplier les expériences littéraires. D'aller aussi vers des choses plus performatives, avec de la musique, du plateau. Et puis faire des documentaires aussi, pour voyager.» Notamment vers ses chers Balkans, qui le fascinent et nourrissent son œuvre depuis plus de vingt ans. Avec le collectif d'écrivains multilingue Bern ist überall, une tournée du côté du Kosovo est en train de s'organiser. «La Suisse t'offre une expérience du monde très limitée. On a été tellement préservé; quand on est né ici, il faut foutre le camp. Pour se faire une idée de la vie, il faut avoir côtoyé la mer, la guerre... Et je dis ça alors que la violence me fait horreur!» La sentinelle n'a pas fini de veiller.

* Théâtre de Vidy, Lausanne, du 25 avril au 3 mai
Programme complet sur www.vidy.ch

Bio

1957 Naissance à Lausanne, un 25 juillet. **1981** Licence en sciences politiques à l'UNIL. **1988** Quitte *L'Hebdo*, où il est rédacteur et critique de cinéma, pour suivre un atelier d'un an avec le cinéaste Krzysztof Kieslowski. **1990** Le cinéaste Yves Yersin lui confie la formation au scénario des élèves de la filière cinéma de l'ECAL. **1996** Rencontre le metteur en scène Denis Maillefer, qui lui propose d'être son dramaturge sur *La cerisaie*. **2000** *Je suis le mari de Lolo*, premier texte pour le théâtre. Naissance de son fils Paulin. Iannis suivra quatre ans plus tard. **2004** Cosigne le scénario de *Home* avec Ursula Meier. **2010** Premiers spectacles de *spoken word* avec le groupe Bern ist überall. **2012** *L'enfant d'en haut*, coécrit avec Ursula Meier, Ours d'argent au Festival de Berlin. **2013** Reçoit le Prix culturel vaudois Littérature. **2016** Prix d'honneur du cinéma suisse aux Journées de Soleure.